

« *Im Schatten der herbstlichen Esche / Seufzen die Geister der Erschlagenen.* »

« À l'ombre du frêne automnal / Soupirent les esprits des massacrés. »

Ce vers de Georg Trakl, habité par la mémoire des fractures historiques et le silence des nations meurtries, trouve un écho saisissant dans le premier recueil traduit en français de la poétesse serbe Simona Dmitrović, *Hormis l'incendie de forêt*. Car la contemplation de la terre et du paysage slave n'est jamais l'objet d'une idylle pastorale ; elle est pure pesanteur, saturée d'antiquité, de vertiges pourpres et de cicatrices invincibles qui traversent la gorge des hommes et la géographie d'une Europe fragmentée. Dans cette œuvre où l'origine se porte « comme des grains de beauté non invités », la poésie se fait l'écrin d'une histoire collective devenue maladie héréditaire.

Lire Dmitrović aujourd'hui, c'est accepter de descendre dans des « sources primordiales » qui n'ont que faire des clichés touristiques ou des « biographies de leurs dociles occupants ». À l'ère d'un monde postmoderne standardisé, aseptisé, où la parole s'épuise dans la communication instantanée, sa poésie s'affirme d'emblée comme une force de réaction expressionniste, presque traklienne. Elle proclame une vérité inactuelle : la vraie vie est ailleurs, tapie sous les fresques d'une Byzance qui capitule sans jamais tout à fait s'éteindre.

Le recueil s'ouvre sur une confrontation charnelle avec l'Europe. Une Europe double, à la fois stable et « perverse », dont le confort occidental cache mal l'effondrement spirituel. Face aux « jardins en exil » entretenus par des esthètes aux « ongles soignés » et « gants de cuir coûteux », Dmitrović dresse la topographie d'une Europe de l'Est où l'origine se porte « comme des grains de beauté non invités » ou des « maladies héréditaires ». C'est un territoire âpre, théologique et tellurique, « où les prophètes prolifèrent comme des métastases ».

Trois figures hantent ces pages comme autant de masques de la condition poétique : l'Architecte, le Traducteur et le Double. L'Architecte redoute le temple qu'il érige, préférant voir l'œuvre s'effondrer « pour renaître en mémoire » – une posture résolument slave où la perte devient la condition même de l'éternité. Le Double apparaît quant à lui comme un reflet lointain, une ombre familière et traquée au fond d'une mémoire commune. Le Traducteur, quant à lui, navigue dans une « âme géminée », condamné à porter des « paumes vides » pour avoir transmis la parole de l'autre sans parvenir à capturer le vent de la plaine. C'est là le drame tragique du langage, ce malentendu persistant entre les rives, que la traduction s'efforce désespérément d'abolir.

Mais le cœur du recueil réside sans doute dans cette certitude organique que la parole naît d'une mutilation. Les mots « poussent dans la gorge » comme de mauvaises herbes ; ils s'y nouent, s'y ossifient. Chez Dmitrović, l'art du regard est féroce, hérité de la Méduse dont Persée tranche la tête tout en laissant les monstres se multiplier dans son propre sang. La poésie n'est pas une consolation lénifiante, elle est une clairvoyance malade, un incendie intérieur.

« L'arbre ne reconnaît jamais de vainqueur / Hormis l'incendie de forêt », conclut-elle magnifiquement, comme un aveu que seule la destruction totale, le feu de la nécessité, peut unifier

le paysage et consumer les simulacres de nos vies artificielles. Fidèle à cette exigence, la traduction de Zivko Vlahovic restitue admirablement cette tension constante entre la blancheur de la page et la brûlure du vers. *Hormis l'incendie de forêt* est un état des lieux de nos abîmes. Un livre indispensable pour qui cherche encore, dans les ruines du siècle, un mot capable de résonner sur les deux rives du monde.

Zacharie Zaoui